



Jean-Théodore Moulin

L'homme de Trieste

*C'est en présence de l'ancre
... que la mer monte*
Rodogune Sinne

Ô Hypnos, dieu médecin, frère jumeau du terrible,
Panse les horions de la veille et berce d'illusoires
Clartés ce théâtre marin où les nuits sans sommeil
Se confondront avec la douleur de penser.
Un feu couvait sous l'*émancipation des mots abstraits*
Qui porta à son comble la stupeur de la raison :
Nous avons renoncé aux pouvoirs imputés à tort
Au langage pour promulguer le cours irrépessible
Livrés au vertige d'une ponctuation sans texte...
Un goût de saumure dans la bouche puisé aux eaux
Inépuisables d'amnios, les ombres compatissantes
Nous pressaient d'abrèger l'Épreuve du but qui subjugué
Sans mettre fin à la boursouflure inepte du moi,
Éperdus dans la solitude pléniaire des Signes.

Comme nous escomptions à Dieu l'immensité marine,
La bannière du Temps claqua au pied du Promontoire ;
L'attente de l'événement devenue sans objet,
L'éloge de la permanence triompha du moi
Et la Pensée s'enorgueillit de son épuisement.
Pendant que la Nef s'éloignait de son dernier mouillage,
La Colonne grise des tristesses inextinguibles
Nous tenait à distance des feux roulants de la foudre,
De la morne récitation de la suite des Nombres...
Malgré les assauts répétés de l'aube transcendante
Nous avons renoncé à la recherche de la phrase
Diffractant la lumière venue de l'horizon
Des signes, exerçant, dans leur Solitude pléniaire,
La force néante du sens à jamais oublié.

À l'approche de l'Ile, nous avons longé le Cap,
Un paysage transparent surgissait de la brume
Et, quand l'ombre recouvrit la moitié de l'Étendue,
L'enchantement marin se réduisit à la spirale
Infinie, à l'occurrence inattendue de l'opaque,

Nos convoitises furent exacerbées par l'attente
 De la révélation qui ne dévoile aucun secret.
 Le moment tragique se fracassa contre le mur
 Du doute entourant les fins dernières de nos dérives
 À travers les pièges tendus par le Vieux de la mer.
 L'exil de la Pensée, le ressassement de la houle,
 Semblaient devoir drosser la Nef sur la langue de sable
 Où nous perdîmes la trace de l'invisible Étrave
 Tirant la draperie diaprée sur l'horreur des abysses.

Durant l'hiver que dura notre exil ultramarin
 Nous avons récité la liste des Nombres premiers
 Et adressé une courte Supplique au Philosophe :
 « Par les Sceaux du souvenir où furent gravés les signes
 Dououreux de l'Étreinte suspendue de la Pensée,
 Exalte la sainte Solitude et rends-la visible
 Depuis le rivage où croule la Ruine l'irrécusable,
 Accorde-nous une approche réglée de l'Infini,
 Nous poussant à déposer sur l'autel de la mémoire
 Les oripeaux du seul désir qui ne soit pas forclos
 En suivant la ligne abstraite de la fuite du temps... »
 Mais, la méridienne franchie, nous avons résolu,
 Dans l'imbrication trop méticuleuse de l'espace,
 L'Énigme profanatrice de la parole vide.

Nous repeuplâmes les espaces ultérieurs de phrases
 Hors de tous sens, déclamées bas à l'oreille impudique
 Que nous collions au Nautilus ramassé sur les plages
 Où la Horde huchait soufflant dans les trompes marines.
 Les Prophéties nous promettaient une Arcadie nocturne
 Où nous élèverions des Stèles aux dieux du Cadastre,
 Disposant les balises au long des routes maritimes,
 Tandis que nos compagnons, espérant gagner la rive
 Des Présages, ramperaient dans la boue sous les soleils
 D'un automne finissant, voués au pesant Ennui
 Quand les Femmes Lisières eurent investi les lieux,
 Elles élargirent en Cercles hasardeux nos dérives
 À travers l'Archipel d'îles flottantes, sans franchir
 Aucune ligne d'Épouvante effaçant la tristesse.

L'harmonie qui ravaude la souquenille du ciel
 Nous avait contraints au fil du temps, à décapiter
 La statue d'une Idole si propice à l'Illusion
 Qui nous jetait aux pires débauches de l'Intellect

D'algorithmes mystérieux en topologies abstruses.
 Des microsphères, gouttes d'éternité suspendues
 À la crête des vagues, resplendissait la lumière
 Divisée par les lois sévères des géométries
 Courbes, les pouvoirs à ce jour improuvés du langage...
 Nous nous étions astreints à parcourir, recto verso
 Et sans franchir de bord, le ruban marin assignable
 Aux logiques sinueuses des routes improbables,
 Et nous contemplions à la proue l'absence de sillage,
 L'inertie du Temps tapi dans un pli d'Éternité.

Le pavillon de l'attente, gouvernant toute guise
 D'apparaître, flottait au mât du navire amiral,
 Mais nul Cippe ne vint commémorer l'Événement
 Capable d'abaisser le prestige des métaphores,
 Non plus, le surgissement du futur, contrevenir
 À la loi régissant l'inflexion de l'hyperbole.
 Une voile seule – hapax perdu dans l'immensité
 Marine – s'enfuit sortant du champ des pilleurs d'épaves
 Captifs pris au piège du mirage de la Distance,
 Du sillon de la mémoire rendu indiscernable
 Comme s'éloignait vers l'Est l'espérance d'un retour.
 L'annonce du rien vint troubler l'eau du grand miroir courbe,
 Et nous voguions à l'estime de la désinvolture
 Qui nous abandonnait à d'immarcescibles penchants.

Quand la voile alternative doubla le Finistère,
 Nous établîmes des Climats au lieu des turbulences,
 L'Événement se réduisit à son effacement ;
 L'Épouvante s'élargissait en orbes concentriques
 Et le rien sombra au large des côtes sans amers.
 Nos compagnons poussaient les feux depuis les syrtes noires
 Espérant de voir se lever un Monument aptère
 Fait de bois flottants surmontant un clapotis quelconque.
 Quand retomba la fièvre des Sauveteurs, nous reprîmes
 La Quête hasardeuse de l'hypothèse des Épaves,
 Bientôt rendus aux bords d'une tristesse infranchissable.
 Dans la nuit blanche et noire où scintillait la *seule étoile*,
 L'Énigme de la disparition sans reste opposa
 L'imminence du Seuil à la théorie des Présages.

Sur le cercle aboli du Taure, nous avons forgé
 Le Concept de nostalgie, l'hypothèse du départ
 Aussi vaine que l'Ombre échappée à la vigilance

Des Gardiens chargés de veiller au morne accostement.
L'exode de la tristesse aux confins des Perditions
Semblait reconduire une fois encore au collapsus
Dans le jardin sans compter de l'éternel Renouveau
Où pousser le cri transparent des Voluptés abstraites.
Cependant, en vue de l'Île, nous changeâmes de route
Guidés par d'énigmatiques Portulans, des Cartouches,
Symboles sigillaires dispersés parmi les songes.
L'incrustation de la fleur antinomique marqua
L'ultime accident oublié du *Voyage du rien* :
Archive lévogyre du Temps au bout de l'espace.

Quand fut apaisée l'antique convoitise de l'être,
– Les contours du néant dessinés en orbes de gloire
Autour de la Colonne au double chapiteau cernant,
Parmi les chromophores, l'albâtre encore indécis –,
Nous demandâmes aux dieux le dénombrement patient
Des niches de l'Infini, de courir les voies précaires
Recherchant le lieu où s'uniraient l'Un et le Multiple,
Et nous aurions voulu élever une stèle au Nombre.
Mais une tempête éphémère et violente assombrit
L'air calme et abstrait de sons discordants et de violet,
Et nous calculions la *constante* de la Dimension
Seule capable d'indiquer la sortie de l'espace.
La menace inconnue pesant sur le ciel en fusion
Voilà, d'un sophisme violent, l'enchantement des Heures.

Jean-Théodore Moulin médecin psychiatre, vit à Paris et dans le Haut Rouergue. Il a publié plusieurs livres de poèmes, dont récemment : *S'éveiller fatigue* (Le capucin, 2004), *Glaucos* (Obsidiane, 2006), *Bestes et Panneaux* (Obsidiane, 2012).